

L'espèce humaine, championne de la coopération !

Docteur en philosophie, Benoît Dubreuil est l'auteur de « *Human Evolution and the Origins of Hierarchies* »¹. Pour lui, la coopération est inscrite dans notre évolution. Interview.

L'espèce humaine serait-elle la championne de la coopération ?

Oui, la coopération est si centrale à la condition humaine qu'il est difficile de parler de l'une sans parler de l'autre. Il ne semble pas y avoir de limite au nombre de personnes qui peuvent coopérer ni à la complexité des défis que nous pouvons relever ensemble. Les grandes organisations – entreprises, gouvernements, associations – peuvent compter des milliers ou millions d'employés qui contribuent, d'une façon ou d'une autre, à un objectif commun. Fabriquer un téléphone intelligent, envoyer quelqu'un sur la Lune, ou même éduquer un enfant de la naissance à l'université implique la coopération de milliers de personnes qui ne se rencontreront jamais et qui savent très peu de choses de la contribution des autres.

Ceci dit, certaines formes limitées de coopération existent chez d'autres espèces, dont nos cousins les grands singes, qui peuvent se soutenir mutuellement pour faire face à un agresseur ou renverser un mâle dominant sur le déclin. Mais cette coopération se limite toujours à un nombre restreint d'individus et à des tâches très simples. On retrouve aussi des formes surprenantes de coopération chez les insectes dits « eusociaux », comme les termites et les abeilles, où certains individus se spécialisent dans la reproduction alors que les autres se chargent de les nourrir et les protéger.

Selon vous, coopérer, ce n'est pas seulement partager des tâches : c'est agir ensemble consciemment pour un objectif commun, et le faire librement...

Le propre de la coopération, c'est l'existence d'une tension entre l'intérêt collectif et l'intérêt individuel. Techniquement, ça s'appelle une « situation à motivation mixte ». J'ai intérêt à ce que chacun fasse sa part pour maintenir la classe propre, mais, égoïstement, j'ai intérêt à ne pas contribuer au ménage. Pour que la coopération fonctionne, il faut surmonter l'intérêt individuel. Cela implique l'existence de normes, qui sont des attentes partagées par rapport à ce que la situation exige, mais il faut aussi de la confiance, c'est-à-dire une croyance raisonnable qu'autrui fera sa part.

Plus fondamentalement, notre cerveau est vraiment programmé pour faciliter la coopération. C'est ce qui a permis à nos ancêtres de s'imposer dans la savane. Dès la naissance, nous sommes attirés par l'état affectif d'autrui. On prend spontanément plaisir

à faire des choses ensemble. Ce comportement est inédit chez les primates. Par ailleurs, notre intelligence sociale va largement au-delà de ce que l'on observe chez les autres espèces. Nous parvenons non seulement à prédire comment autrui s'apprête à agir, mais avec un peu d'effort, nous parvenons à nous représenter le monde tel qu'il apparaît à quelqu'un d'autre. Cette capacité nous permet de créer des structures de coopération complexe, où nous nous attribuons des rôles sociaux et des responsabilités au sein de réseaux potentiellement infinis.

Les rapports entre les êtres humains semblent pourtant marqués par la domination et la compétition...

Le fait de coopérer nous a rendu particulièrement attentif à la façon dont les efforts et les avantages étaient distribués, c'est-à-dire à l'équité. Grâce à la coopération, nos ancêtres sont parvenus à contrôler les individus agressifs qui utilisaient la force brute pour tirer avantage d'autrui. Chez les primates, ces individus deviennent des mâles alpha. C'est une constante en anthropologie : dans les petites sociétés de chasseurs-cueilleurs, où les groupes ne comptent que quelques dizaines d'individus, les individus trop agressifs se font rapidement remettre à leur place.

Historiquement, le problème est apparu lorsque nos ancêtres ont commencé à créer de grandes structures, où des centaines ou milliers d'individus coopèrent. Le problème est alors double : il devient difficile de surveiller les faits et gestes de chacun, de sorte que certains en profitent pour tricher. D'autre part, la coopération à grande échelle permet de produire des richesses considérables qui n'existaient pas chez les chasseurs-cueilleurs. Ces richesses peuvent être utilisées pour « acheter » la loyauté d'individus qui fermeront les yeux sur nos manquements moraux. On peut alors se retrouver dans une situation où une minorité coopérera afin de s'enrichir aux dépens du groupe. Tout le défi des sociétés humaines depuis que nous avons quitté la vie de chasseurs-cueilleurs consiste à tirer profit des avantages que procure la coopération à grande échelle, tout en développant des institutions qui permettent d'éviter l'accaparement de ces avantages par de petits groupes ! Et lorsque ces institutions dysfonctionnent, de les réparer ou d'en changer...

Propos recueillis par Christophe Dubois

¹éd. Cambridge University Press, 2010